

RÉFLECS D'UN GNIAFF...

Crime social

Une réédition de l'affaire Gouffé nous arrive juste à pic pour remplacer les questions électorales et faire perdre de vue les aventures familiales de notre Tanneur à la manque.

Les quotidiens dévident du papier à tire-larigot; c'est auquel en jabottera le plus long sur le nouveau Gouffé, le nouvel Eyraud, la nouvelle Gabrielle Bompard.

La vente augmente! Ce qui prouve qu'à quelque chose, malheur est bon.

Le nouveau Gouffé n'est pas un huissier, c'est un simple bourgeoisillon gringalet qui, sans y voir plus loin que le bout de son nez, spéculait sur la bêtise humaine en faisant le commerce des timbres-poste. Et c'est un spéculateur sans scrupules qui, pour lui acheter à bon compte sa marchandise de pacotille, l'a mis à mal et fourré ensuite dans la malle traditionnelle.

La collectiomanie des timbres-poste, voilà une loufoquerie qui dénote tout ce qu'il y a de crétinisme emmagasiné dans la société actuelle! Que nos fistons, quand ils ont douze ou treize ans, s'amuse à collectionner ces bouts de papier, ça s'excuse et ça s'explique. C'est des amusettes de gosses aussi passionnantes que de fabriquer des cages à mouches, de coudre du fil au cul des hannetons ou de fumer des feuilles de noyer dans du papier à chandelles.

Mais, vraiment, faut être plus pochetée qu'un dépendeur d'andouilles pour, arrivé à l'âge d'homme, collectionner des timbres-poste! C'est aussi idiot que d'accumuler des vieilles savates, des culs de bouteilles ou des boîtes à sardines.

Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'au lieu de rire au nez des pantouflards qui récoltent les vieux timbres, on les prend au sérieux et y a pas de danger qu'on crie à la chienlit derrière leur dos.

Au surplus, il faut tout voir et comprendre: si cette maladie s'est développée tant et plus, c'est parce qu'elle a donné naissance à une nouvelle couche de parasites. Un tas d'ostrogoths vivent de la timbromanie, et leur commerce les occupe entièrement. Or, ce n'est pas en décollant les timbres des enveloppes, en les bazardant à la Bourse, en fricotant et spéculant sur cette marchandise, tout au plus bonne à être balayée à l'égout, qu'ils font besogne utile: il faut donc que d'autres sèment et récoltent, cuisent le pain et en fassent la distribution pour eux. C'est ce qui arrive forcément: les timbromanes sont des types qui ont trouvé le joint pour boulotter une part du fricot déjà maigre du populo, sans en fiche une datte!

Et y a pas que ces ostrogoths-là qui vivent à nos crochets: dans la cochonne de société actuelle, il circule une chiée de birbes qui s'agitent sans rime ni raison, - avec moins d'à propos que d'autres agités qu'on colle sous la douche aux asiles d'aliénés. Mais leur manie est admise et on les nourrit à rien foutre; quelquefois même on les cite comme étant des hommes intelligents et calés.

Si ça ne fait pas suer!

Le nouveau Gouffé était un de ces parasites, maniaque de la timbrofolie. Son père lui aboulait de la galette pour qu'il puisse faire le commerce de ces insignifiants bouts de papier. Assidu de la Bourse aux timbres, il y rencontrait des fricoteurs, - comme en attirent toutes les «Bourses» - flemmards qui, voulant bien vivre et ne rien fiche, sont continuellement à la piste de plus nigaudins qu'eux.

C'est là que notre timbrofol entra en relations avec son chourineur.

Celui-ci, nommé Aubert, n'avait pu, dans la société actuelle dégoter un cadre d'activité en rapport avec ses goûts. Né au pays du bon vin, à Saint-Julien du Médoc, dans la Gironde, il aurait pu rester dans son coin, se faire du lard et boire frais; ça lui était d'autant plus facile que ses parents, étant un peu calés, lui avaient fait donner une instruction potable: leur dada était de faire un commerçant de leur fiston. Ils avaient compté seuls. Le truc n'allait pas à leur oiseau.

Peut-être trouvait-il cette existence de coq en pâte trop monotone... Peut-être n'avait-il pas l'esprit assez racorni pour se plier aux écœurants mensonges nécessaires dans le métier?...

Toujours est-il qu'il ne voulut pas rester encaqué dans un magasin, sans autre perspective que celle de foutre dedans tout ceux qui l'approcheraient; user sa jeunesse à acheter six sous ce qui en vaut vingt et à vendre vingt ce qui en vaut six, lui puait au nez, - il décanilla! Exubérant, imaginatif, tout farci de rêves mirobolants, il vint à Paris pour les réaliser, s'imaginant que là il n'y avait qu'à se baisser pour faire fortune.

Dam, il lui fallut en rabattre!

Ne sachant que fiche, Aubert repiqua au truc familial: s'installa débitant de vins, - opérant en gros - boulevard des Filles du Calvaire.

Ça fut bougrement dur! Tellement dur que le vol commercial ne rendant pas? Aubert fut amené à biaiser: il essaya d'opérations que le Code ne tolère pas, il fit de la «*bande noire*» - c'est-à-dire il acheta de la marchandise et oublia de la payer.

Les juges ont dressé un catalogue des vols autorisés, ou simplement tolérés, et de ceux qu'ils prétendent répréhensibles: le truc de la bande noire est classé dans cette deuxième catégorie, aussi les enjuponnés ne se privent pas d'envoyer au clou les types qu'ils peuvent pincer à en faire.

Je ne veux pas dire aux marchands d'injustice qu'ils ont tort de se scandaliser pour de semblables bricoles; mais enfin, il est bien certain qu'entre le fourbi de la bande noire et le commerce qualifié honnête, il n'y a que des différences du plus au moins.

Ainsi, je ne vois pas bien quelle différence il y a entre un coco qui profite de l'ignorance d'un bonhomme pour lui chaparder, moyennant dix sous, une bricole qu'il sait valoir dix à vingt francs, et un autre qui fait venir de la marchandise et use de la confiance de l'expéditeur pour lui poser un lapin.

L'un et l'autre sont des truqueurs, - pour ça, y a pas d'erreur! Seulement, l'un opère légalement, - aussi est-il considéré comme très honnête - tandis que l'autre manœuvre illégalement, - et on le reluque de travers.

Que d'exemples on pourrait citer! il n'est pas rare que les quotidiens félicitent un finaud d'avoir découvert chez un bric-à-brac ou un ignorant un tableau de maître qui vaut plusieurs billets de mille et qu'il a acheté pour quelques louis.

Il n'est pas rare non plus - c'est arrivé à tous tant que nous sommes - d'entrer dans un magasin et de profiter d'une erreur d'étiquetage pour payer un prix dérisoire une marchandise qui vaut quatre fois plus.

Tout cela, et bien d'autres faits qu'il y aurait mèche d'aligner, mais que les camaros trouveront en ruminant un brin, prouve que l'honnêteté est une chose toute relative.

Y a donc pas à mépriser tels ou tels parce qu'au lieu de se borner à flirter sur les marges du Code, il leur a pris fantaisie de le piétiner en plein.

Les plus honnêtes sont souvent ceux qui le paraissent le moins.

Mais fichtre, revenons à nos moutons: soit qu'Aubert ait eu de la déveine, soit qu'il ait manqué de la boussole du commerce, il fit de mauvaises affaires.

Alors, acculé, il chercha à se tirer du pétrin n'importe comment: plus la vie lui devenait difficile, et

plus il cherchait à faire un coup de boule par des expédients plus expéditifs.

Il essaya d'au moins trois douzaines de trucs, plus scabreux les uns que les autres, sans réussir à rien avec aucun. Alors, en fin de compte, il glissa à l'assassinat...

Ça lui a réussi encore plus mal! En effet, vont seuls tirer profit de son crime, les roussins et les juteurs dont ça fait le jeu, Deibler à qui ça va faire du turbin, - et aussi les journalisteux qui ont là de quoi pondre de la copie à tire-larigot.

Ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que le crime d'Aubert est une conséquence de la maudite et dégueulasse organisation actuelle.

Si le vol et l'assassinat n'en étaient pas le pivot, le malheureux n'eut pas été amené, à voler d'abord, à tuer ensuite.

S'il avait eu l'existence assurée, - comme cela devrait être! - il aurait cherché à turbiner en douce, dans le sens où le poussaient ses besoins d'activité. De sorte que, au lieu d'être aujourd'hui de la viande à bourreau, il serait sûrement devenu un gas épatant et aurait rendu bougrement de services à la société, non par esprit de sacrifice, mais parce qu'il eut trouvé intérêt et plaisir à agir ainsi.

Grâce à la compression sociale que nous subissons tous, l'activité d'Aubert, s'est manifestée à contre sens: placé dans un milieu criminel, il est devenu criminel lui-même: il a tué!...

Et les jean-foutre de la haute, au lieu de chercher à remédier à semblables horreurs en tirant des plans pour rendre les crimes impossibles ne songent qu'à en commettre un nouveau; Aubert va être tué à son tour!... A moins que Félisque, sympathique aux hommes d'affaires véreuses, par tradition familiale, n'empêche son assassinat légal.

Comment Aubert opéra son coup, les quotidiens l'ont raconté: il s'était mis à fréquenter la Bourse aux timbres, dans l'espoir d'y dégoter une poire: là, il lia connaissance avec un petit type, farci de vantardise, se gobant ferme et faisant sonner haut les écus de papa.

Attirer le pauvre à un rendez-vous, sous prétexte de lui acheter chérot une collection de timbres qu'il venait d'acquérir, fut une chose tout à fait simple.

C'est le jour de l'Ascension que, vers les 10 heures, la victime se rendit avenue de Versailles où perchait Aubert: quelques coups de hachette sur la caboche suffirent pour estourbir le pauvre timbromane.

Le cadavre, collé dans une malle, fut ensuite trimbalé en Bretagne, dans un petit patelin, à Couville (*), par Aubert et sa compagne. C'est là que le pot-aux-ross a été découvert la malle, restée en consigne à la gare, attira l'attention des employés par sa puanteur et les liquides qui en dégoulaient; on l'ouvrit et on y trouva un macchabée!...

Lorsque les deux voyageurs vinrent réclamer leur colis, ils furent entoilés illico!

Aubert, tout comme Eyraud, a eu sa Gabrielle Bompard: Marguerite Dubois, - seulement, le rôle de celle-ci s'est borné à aider son ami à cacher son mauvais coup et à faire disparaître le cadavre: elle n'a pas aguiché la victime et était en balade lorsque Delaheff a été assommé.

Elle n'est donc répréhensible que d'excès d'amour! Les juteurs vont-ils la punir d'avoir trop aimé?

Sa sœur, une femme plus pratique, ne manquait jamais de lui débiter son type; ces jours derniers encore, elle aurait voulu le lui faire plaquer: *«C'est toujours la même chose, ton Aubert te fait manger de la vache enragée. Je ne comprends pas que tu aimes cet homme-là; il est laid; il a l'air d'un singe avec son tic et puis il pue de la bouche!»*.

Marguerite, froissée de ce chinage, répliqua: *«Mon mari n'est pas beau, mais je l'aime comme ça! C'est un homme instruit et intelligent; avec cela on n'a pas besoin d'être beau»*. La pauvre est aujourd'hui victime de son amour!

(*) En réalité, Couville est dans le département de la Manche. (Note A.M.).

Et comme les marchands d'injustice sont des animaux fermés à la pitié et ne comprenant rien aux mic-macs du cœur humain, elle va payer son dévouement rudement chérot!

Pour cône lure, résumons :

La victime, Delahaeff, un gringalet que la timbromanie a perdu. Si le malheureux s'était livré à un travail sain et normal, au lieu de patauger dans la spéculation, il n'eût jamais fait envie à personne et tous les Aubert du monde auraient passé à coté sans songer à l'escoffier.

Quant a celui-là, Aubert, lui aussi est une victime! s'il eût germé dans un terroir social vivifiant, où l'existence soit garantie à tous, son intelligence, son ardeur se seraient appliquées dans des directions utiles et il ne lui serait jamais venu à l'idée de faire du mal, - même a une mouche! - par la simple raison qu'il n'y aurait eu aucun intérêt.

Lui aussi peut montrer le poing aux dirigeants, qui, pour s'innocenter vont se laver les mains dans son sang.

Reste la pauvre Marguerite, oiselet passif qui n'a su qu'aimer; on va la punir pour n'avoir pas compris que dans le monde ou nous végétons, pour y vivre à son aise, les coudées franches, il faut commencer par se châtrer le cœur.

Émile POUGET.
Le Père Peinard.
